

PRÉFACE

« Français, breton et parisien, artiste et cœur généreux... »
(L.-F. Céline)

« Moi j'ai connu un vrai archange au déclin de son aventure, encore tout de même assez fringant, même resplendissant dans un sens. » Il s'appelait Henri Mahé. J'avais douze ans, il en avait quarante-neuf. Où, quand, comment? À Paris, 31 rue Greuze, en 1956. Mon père, magistrat, peignait en amateur et aimait fréquenter les peintres. Habitant le quartier Latin, scolarisé un temps dans le XVI^e, je n'avais pas le temps de rentrer chez nous le mercredi pour le repas de midi. Henri Mahé dit à mon père: « Qu'Éric vienne à la tôle, un de plus à la clape, c'est rien pour Madeleine et c'est le jour où mes filles ont le droit de dire des gros mots, sinon elles sont à l'amende... »

Et c'était vrai! Élevées à coups de pinceaux dans le dessin et la guitare à Sainte-Marie de Passy, Marine et Annaïck, qui avaient mon âge, se défoulaient le mercredi et s'amusaient de ma naïveté. Quelle joie, quel enchantement, ces mercredis! Henri Mahé avait un verbe et une vie. Peintre des cirques et des bordels, décorateur de films et de salles de spectacles, de bals populaires et d'intérieurs bourgeois, marin ayant écumé les mers de Bretagne, c'était un grand lecteur de récits de corsaires et de poésie lyrique, orateur inspiré et original, maniant une langue verte, plus imagée qu'argotique, personnelle.

Quelle joie, quel défilé, ces mercredis au 31 rue Greuze! On pouvait aussi bien y rencontrer le colonel Rémy, héros de la Résistance, Gaston-la-Peugeot, dernier maquereau de Londres, la reine des gitans, le nain Piéral, une poétesse manouche, le plombier du quartier, le maire du XVI^e, de faux curés et de fausses comtesses, de riches industriels, de pauvres étudiants, des maîtres du barreau, de célèbres coiffeurs, de grands médecins, un savant géologue ou le descendant de Naundorff. Il n'y avait qu'à écouter...

« Henri Mahé, c'est un pur... » Combien de fois ai-je entendu ce propos tenu par des personnes aussi différentes qu'Arletty, Robert Doisneau ou Éric Charden... Un pur ayant côtoyé les voyous, ambassadeur du Milieu auprès des gens du monde et vice versa, un pur, un

peintre, un vrai, refusant les compromis de la mode ou de son commerce, peintre-né, peintre à l'huile, deux couches et tête de lard, qui osait dessiner et composer avant de jouer des couleurs, un Breton de la Mouff, fuyant les mondanités et les discours, les amitiés non suivies de faits, un pur qui priait tous les soirs pour ceux qui lui avaient voulu du bien, sans savoir si c'était utile, et qui avait gardé son âme d'enfant.

« Un archange au déclin de son aventure » qui avait été l'ami de Louis-Ferdinand Céline, d'Abel Gance, de Théophile Briant, de Stève Passeur ou de Gen Paul, et qui m'écrivit pendant quatorze ans une lettre par mois pour encourager ma jeunesse, alors que je ne savais rien de la vie et qu'il en connaissait les détours. Quelle gentillesse, quelle générosité ! Il savait écouter aussi, ce qui n'est pas commun. Ayant commencé mes lectures de Céline après la publication du deuxième numéro des *Cahiers de L'Herne*, j'avais fait part à Henri Mahé de mon étonnement qu'il n'eût pas encore écrit ses souvenirs sur Céline. Et *La Brinquebale avec Céline*, cahin-caha, prit forme.

Que de murmures alors, certains craignant qu'Henri Mahé ne parle trop, révèle quelques secrets. Mais s'il pouvait être intarissable sur les drôleries de la vie, ses propres mésaventures, il était très discret sur celles des autres et savait se taire. À sa mort, à New York, en 1975, en fait, je ne savais pas grand-chose de sa vie passée. Tout était en désordre, sans chronologie. Je n'ai pu reconstituer son parcours que peu à peu, avec l'aide des anciens amis, des documents laissés à New York, d'enquêtes en Bretagne ou en Suisse. Au nom d'Henri Mahé, les portes s'ouvraient et les cœurs battaient.

Le *Bénézit*, dictionnaire des peintres, ne parle pas d'Henri Mahé. Quelque cent vingt portraits, plus de huit cents tableaux ont pourtant eu des amateurs. S'ils ne passent pas en salle des ventes, c'est que les gens les gardent. Les sujets sont divers, populistes ou ésotériques, fondés sur le dessin et la composition. Les couleurs peuvent choquer ceux qui ne connaissent pas les maniéristes italiens. Son maître : Toulouse-Lautrec. Ses fresques dans les maisons closes et dans les salles de cinéma lui valurent, en 1934, la consécration du prix Blumenthal de décoration et la commande de panneaux pour le prestigieux paquebot *Normandie*. Mériteraient pourtant d'être connus ses travaux au cinéma Rex, sa conception du Balajo – établissements classés aujourd'hui –, ainsi que ses décors pour Abel Gance et Jean Boyer avant la guerre¹ ou

1. Henri Mahé fut le décorateur d'Abel Gance pour *J'accuse!* (1937), *Louise* (1938), *Paradis perdu* (1939), *La Vénus aveugle* (1940), *Le Capitaine Fracasse* (1942), de Jean Boyer pour *La Romance de Paris* (1941) et d'André Zwoboda pour *Croisières sidérales* (1942).

ses fresques du Moulin-Rouge, monument visité par le monde entier. Mais seuls les dictionnaires de cinéma lui reconnaissent un talent novateur comme décorateur ou comme inventeur du procédé de trucage Simplifilm¹.

De la relation qui l'a uni vingt ans à Céline, certains commentateurs n'ont retenu que la lettre où celui-ci – pour rappeler son état d'exilé – écrit en 1949 à Louis Delrieux : « J'aime Henri comme un frère, mais il a la crédulité du Breton... Il est léger. Je suis sérieux... Il vit dans la comédie. Je vis dans la tragédie². » Ce jugement n'est pas inexact. En d'autres temps, il eût été un compliment. Mahé avait le don d'insuffler confiance et gaieté par sa magie verbale, ses mille et un projets, le don de rendre toute chose comique. Sans étudier les variations de cette amitié, retenons que Céline, en 1933, propose à Denoël de faire illustrer *Voyage au bout de la nuit* par Henri Mahé, qu'il le qualifie en 1948, auprès d'Hindus, d'« admirable initiateur à la vie française », de « belle âme noble », de « fin psychologue », de « guide éminent de la vie parisienne³ » et que, en 1949, il le recommande à Paul Marteau en tant qu'« admirable ami et admirable peintre », « français, breton et parisien », « artiste et cœur généreux⁴ ».

La lecture littérale de la correspondance n'exclut pas l'erreur d'interprétation, si l'on ignore les qualités du lecteur auquel s'adresse l'écrivain. C'est une raison de mieux connaître Henri Mahé, puisqu'il reçut de Céline, entre 1930 et 1954, quelque cent vingt-cinq lettres, dont quatre-vingt-une avant 1945, et dix-sept cartes postales, trois dessins, une chanson, une préface et deux scénarios – sans compter ce qui fut perdu –, dont on peut lire des extraits dans *La Brinquebale avec Céline*. Du Danemark, il reçut encore une quarantaine de lettres qui devaient servir de contrepoints à *La Genèse avec Céline*, suite de ses souvenirs, restée inachevée dans la malle aux trésors de New York.

Henri Mahé apparaît encore dans quatre ouvrages de Céline. Dans *Voyage au bout de la nuit*, il est ce peintre qui vit sur une péniche « aux environs de Toulouse » et qui invite Bardamu, Robinson et Madelon⁵. Dans *Bagatelles pour un massacre*, il est cité comme l'un des

1. Cf. Jean Tulard, *Dictionnaire du cinéma : les réalisateurs*, Laffont, « Bouquins », 1982 ; Roger Icart, *Abel Gance*, L'Âge d'homme, 1983.

2. François Gibault, *Céline*, t. III, Mercure de France, 1981, p. 176.

3. Milton Hindus, *Céline tel que je l'ai vu*, L'Herne, 1969, p. 190 (30 juin 1948), 231 (19 mai 1948) et 233 (28 mai 1948).

4. Paul Marteau (1885-1966), *Céline, textes et documents*, 3, BLFC, université Paris VII, 1984, p. 110.

5. *Voyage au bout de la nuit*, in *Romans 1*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. 398-407.

créateurs préférés de Céline : « Vlaminck me semble parmi les peintres celui qui se rapproche le plus de mon idéal avec Gen Paul et Mahé¹. » Dans *Féerie pour une autre fois*, son nom surgit à propos de Bébert : « Bébert son extraordinaire c'était la promenade... Des vraies excursions souvent, les Quais, jusqu'à chez Mahé, c'est rare pour un chat les Quais²... » La phrase s'explique dans *Maudits soupirs pour une autre fois*, où Céline évoque avec nostalgie « Mahé sur *La Malamoia* », cet « Arche de Noë », un « arche à copines et copains », cette « péniche pleine de ris, de morts, de souvenirs³ ».

L'écrivain et l'artiste, enfin, furent assez liés pour que l'on s'intéresse à leurs relations. Henri Mahé introduit dans certains milieux artistiques et marginaux le docteur Destouches, qui s'y intéresse pour des motifs tant personnels que littéraires. Dans *La Brinquebale avec Céline*, Mahé révèle maints aspects peu connus de celui que l'on n'appelait pas encore Ferdinand et qui avait gardé son rire de cuirassier. Le peintre ne prétendait pas écrire une biographie, mais une suite d'anecdotes sur les gens qui les entouraient. Qui d'autre que lui pouvait expliquer les sous-entendus d'un mot écrit au dos d'une carte postale ? Cependant, malgré ses confidences, Mahé cachait une grande pudeur, et il a négligé des détails qui, aujourd'hui, présentent un intérêt.

Henri Mahé naît à Paris le 17 juillet 1907. Henri-Albert Mahé, son père, né en 1880 à Retiers, a le rang d'acheteur aux Galeries Lafayette. Sa mère, Émilie Desnouveaux, née en 1884 à Nantes, est institutrice à Vitry. L'enfant est mis en nourrice à Retiers, sous la surveillance de grand-mère Aurélie. Les Mahé emménagent au 4, rue Rollin et reprennent Henri avec eux. Il regrette sa grand-mère et la liberté du village. La guerre éclate. Son père est envoyé au front. Quand il revient en 1916, blessé au bassin, il marche avec une canne. C'était « la der des ders », on ne pouvait en douter. Un petit frère meurt à quatre ans de la typhoïde. Le destin est-il fait de hasards ? En vacances à Retiers au mois d'avril 1918, Henri écoute le discours d'un hygiéniste de la mission Rockefeller. Il se nomme Louis Destouches.

À la rentrée scolaire, Henri est inscrit à l'école communale du boulevard Saint-Marcel. Sans doute y prendra-t-il son accent traînant de la Mouff. En 1920, il entre au collège Chaptal où, « très bon élève »,

1. *Bagatelles pour un massacre*, Denoël, 1937, p. 216.

2. *Féerie pour une autre fois*, in *Romans 4*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. 20.

3. *Maudits Soupirs pour une autre fois*, in *Romans 4*, p. 781, et Gallimard, 1985, p. 128.

il obtient les prix de dessin et passe le certificat d'études. Il effectue un séjour au collège de Bristol, durant l'été 1923, puis entre à seize ans à l'École supérieure de commerce.

Roger Lécuyer, son condisciple, se souviendra qu'Henri se rendait souvent au théâtre. Tous deux prennent des cours de dessin à la Grande Chaumière.

Henri obtient le diplôme de l'École de commerce en 1925 et devient secrétaire comptable aux Galeries Lafayette. Les chiffres ne l'enchantent pas. Raoul Meyer, directeur général, remarque ses dessins, lui en achète et le recommande à Maurice Dufrené, célébrité des Arts déco, qui dirige la Maîtrise, atelier de création du grand magasin. Henri ne reste pas longtemps aux Galeries Lafayette. Ses additions farfelues, répondant plus à l'esthétique des chiffres qu'à la rigueur mathématique, deviendront célèbres.

En 1925, malgré l'inquiétude de son père, il entre à l'école des Beaux-Arts. Il suit les cours d'Ernest Laurent, adepte du pointillisme, qui le prend sous sa protection. Mahé en parlera toujours avec respect et priera pour lui tous les soirs. À l'atelier, le jeune homme se révèle pourtant chahuteur. Ses camarades le surnomment « Kiki », pour son sens de la repartie. Mais son talent précoce le fait remarquer. Le témoignage de Robert Lesbounit est d'autant plus éloquent qu'il vient d'un autre peintre : « Tout était facile pour lui, puisqu'il avait tous les dons. Beau, intelligent, sensible et déjà cultivé, il "était" et il "savait". Nous nous cherchions encore des influences dans les Maîtres, et ce que nous réalisions sentait l'interrogation, l'effort, la violence. [...] Lui, il savait totalement et simplement. [...] Il savait déjà qu'en peinture le dessin se fait par les contrastes de couleurs et de matières. Il avait ce sens inné de l'harmonie, des dominantes colorées. Il était le peintre. Admiré. Jaloué aussi¹. »

On ne peut pas parler de Mahé sans évoquer « la Croule ». Dans un vieil entrepôt, rue Croulebarde, il fait aménager par un ami maçon des ateliers d'artistes. Il en partage un, sous verrière, avec Jean-Louis Moussempès, peintre basque, tandis qu'Emmanuel Auricoste prend le rez-de-chaussée, puisqu'il est sculpteur. « La Croule » devint célèbre, connu des jours de liesse. Le sculpteur Belmondo se souviendra d'Henri Mahé comme d'un « ami adorable, sensible et très serviable² ». Auricoste nous en a dit davantage : « C'était un être rayonnant, tout jeune, au talent déjà affirmé, un très beau gosse, gouailleur et plein d'imagination. Mais la verdeur de son langage cachait une grande pudeur. Aussi bien hommes que femmes étaient attirés par lui, et il

1. Robert Lesbounit (1905-1985), lettre à Éric Mazet, 6 avril 1978.

2. Paul Belmondo (1898-1982), lettre à Éric Mazet du 12 mai 1978.

devint le chef d'une joyeuse bande qu'on invitait à tous les bals de Montparnasse pour créer de l'animation¹. »

Au Salon d'automne 1926, Mahé expose le portrait de Roger Lécuyer, dont un critique du *Cousin Pons*² complimente curieusement la facture « cubiste ». À dix-neuf ans, il est lancé. Le marquis Pierre d'Arcangues, collectionneur des maîtres impressionnistes et chorégraphe des festivités parisiennes, lui commande son portrait et une fresque nautique pour une salle de bains. Le peintre Daniel Octobre affirmera : « Avec son goût des couleurs, Mahé aurait pu faire une carrière de peintre mondain, s'il avait eu moins de scrupules³. »

De passage à Retiers en 1927, Henri rencontre Maguy Malosse et l'épouse à Rennes. Issue d'une famille aisée, Maguy est née à Paris en 1905. Sa mère, veuve en 1906, s'est rendue à Rennes où sa sœur, Jeanne Bornet, enseignait le piano au conservatoire. Adoptée par sa tante au décès de sa mère en 1918, Maguy a été l'élève privée d'Isidore Philippe à Paris et a obtenu en 1922 le premier prix de piano de Rennes. Elle est aussi brune que Mahé est blond. Elle l'admire de tout son cœur : « Il s'imposait comme personnage. Tout en étant raffiné, il maniait une langue verte. Son excentricité cachait une inquiétude. La mort de son frère le hantait. Il avait beaucoup lu. Tous les poètes, de Villon à Rictus. Tout ce qui traitait de la mer, des pirates, les récits d'aventures. Il avait une prédilection pour François Villon, les *Contes drolatiques*, Aristide Bruant, mais il aimait aussi beaucoup Jack London et Joseph Conrad, Mac Orlan, Jules Renard et Fernand Fleuret⁴. »

Le couple s'installe dans un atelier, 17 rue Paul-Albert, et fait la connaissance de Gen Paul et de Dignimont. Henri se rend aux Beaux-Arts ou peint dans les rues de Montmartre. André Doderet, grand ami de Paul Morand et de Giraudoux, lui commande son portrait et lui fournit un beau travail : illustrer de douze aquarelles son roman *Carnaval*. Mahé expose le portrait du marquis d'Arcangues au Salon d'automne 1927. *La Renaissance de l'Art*, revue de Marie-Paule Lapauze, en donne la reproduction en décembre. Pourtant de vingt-quatre ans son aîné, Edmond Heuzé lui propose de peindre avec lui dans les cirques. Mahé fait ainsi le portrait des Fratellini

1. Emmanuel Auricoste (1908-1995), lettres à Éric Mazet, 26 mars et 28 avril 1978.

2. Revue d'art fondée en 1917 par Pierre Soullaine.

3. Daniel Octobre (1903-1995), entretien avec Éric Mazet, 15 décembre 1978.

4. Marguerite Malosse (1905-1995), dite Maguy, entretien avec Éric Mazet, 18 février 1986. Élevée et adoptée par sa tante, Jeanne Bornet, professeur au conservatoire de musique de Rennes, elle y croise Louis Destouches en 1922. Pianiste et violoniste, puis accordéoniste, elle épouse Henri Mahé à Rennes en 1927. Elle apparaît en 1934 dans *Poliche* d'Abel Gance. Séparée de Mahé en 1940, elle divorce en 1953.

dans leur grand numéro du « Clair de lune » et fréquente pendant plus d'un an L'Empire, Medrano et le Cirque d'Hiver. Il s'amuse et s'instruit.

L'atelier de la rue Paul-Albert, en 1928, devient trop exigü pour recevoir tous les amis. Une péniche tronquée est en vente. Mahé l'achète et la baptise *La Malamo* – du nom d'une île de la Société où Doderet a situé son dernier roman du même nom. Elle mesure vingt-cinq mètres, contient un atelier sous verrière, un salon avec un Pleyel à queue, d'anciens meubles bretons dans la salle à manger et une chambre décorée de fresques. Point de moteur ni d'électricité. On s'éclaire à la lampe à pétrole. Pour les déplacements, on a recours au remorqueur. Et c'est un défilé d'amis, ceux des Beaux-Arts, de « la Croule » et du cirque, auxquels se mêle la faune des quais.

La Malamo gagne le quai d'Anjou en 1929. C'est la vie de bohème. Maguy suit les cours d'Alfred Cortot et joue du piano cinq heures par jour. Henri apprend l'accordéon. Son air favori est « Mon barbeau de Saint-Jean ». Il voudrait que Maguy interprète les classiques sur cet instrument, ce qui ne lui plaît guère ; elle s'y mettra pourtant, en 1933, à bord de l'*Enez Glaz*, bateau qui succédera à la péniche. Que peint Mahé ? La *Charrette de l'Ankou* et *Le Bal Vernet*. De ses deux portraits du clown Béby, Fernand Moulot tire des lithographies que le prince Albert d'Urach emporte en Bavière. Ernest Laurent meurt en juin. Son successeur, Devambe, a moins de bienveillance. Mahé quitte les Beaux-Arts et fait cavalier seul. Sa mère décède à cette époque. Les Mahé décident de s'installer à Choisy-le-Roi. Tirée par le remorqueur *Le Pierrot*, la péniche franchit les quatorze écluses.

À Choisy, le couple a pour voisins Eugène Baudouin, un architecte qui inventera la « maison démontable » en 1935, et Philippe-André Crozier, un assureur, fils de l'ambassadeur de Vienne. Stéphane Madon¹ n'habite pas loin. Ce mandataire des Halles écrit des romans légers sous le nom de Charles-Étienne. Dans *Nuits d'altesse*, « étude de mœurs » publiée en 1933, il décrit Mahé comme « Apelle² et Protée » : « [...] Un type que ce grand gosse, dégingandé, frondeur, s'adaptant avec la plus grande souplesse au milieu où il évolue. Je l'ai vu, grave comme un avocat général à un dîner de notabilités commerciales ; enjoué, disert, emmi³ d'élégantissimes étrangères chez Mme Jane Saïs

1. Stéphane Madon (1883-?) Véritable nom de Charles-Étienne, disciple de Jean Lorrain, libraire et éditeur, auteur de romans érotiques et journaliste. Il a évoqué Mahé et le « 31 » Cité d'Antin dans *Nuits d'altesse*, en 1933 (voir ci-dessous).

2. D'après Ovide et Pline l'Ancien, Apelle de Cos fut un célèbre peintre du IV^e siècle av. J.-C., auteur d'un portrait d'Alexandre le Grand. Il aurait inauguré le sujet de la calomnie.

3. Préposition archaïque pour « parmi ».

– le rapin chez les rupins –, et recevant, non sans noblesse, dans sa péniche, belles dames et camarades d’atelier : les rupins chez le rapin. Pif retroussé, œil noisette, chevelure miel en coup de vent. [...] Silhouette bien connue entre le Martre et le Parnasse¹. »

Qui sont ces familiers de *La Malamo* en octobre 1929, quand Aimée Barancy et Germaine Constans, l’une amie de Mahé, l’autre de Louis Destouches, amènent celui-ci à Croissy-sur-Seine où la péniche est maintenant amarrée? Comédiens et artistes, marginaux des deux sexes, notables et mariniers s’y mêlent en grand nombre et s’y amusent parfois aux dépens d’autrui. Évoquons seulement les habitués, ceux que Destouches a rencontrés, qui purent fixer son attention, même s’il n’en a pas retenu le nom : l’irascible Antonet, partenaire de Béby ; Jacques Chesnais, le marionnettiste ; Jean Delaurier, de l’atelier Laurent, qui crée le premier dessin animé sonore français en 1931 ; Fernand Fleuret, l’auteur de *La Bienheureuse Raton, fille de joie* ; Hélène Gallet, des Beaux-Arts ; Gösta Kotula, l’opérateur de Carl Dreyer ; Jean-Paul Leboeuf, qui dirigera le musée de l’Homme ; René Paoletti, le décorateur de *Regain* ; Polaire, l’interprète de Colette ; Camille Saramagna, qui chante sous le nom de Missia ; Charles Steiner, dit « Sam », industriel en impression d’étoffes ; Robert Vattier, qui va devenir « Monsieur Brun », et Nicole Vattier, qui posa pour Mahé ; Jean Vertex, enfin, écrivain de Montmartre, qui connaît tous les chants de marins.

Destouches n’est pas indifférent à ce milieu. Mais il a commencé le roman qui dépassera parfois son imagination, le videra même de sa substance et fera de lui l’écho de monstres inavoués jusqu’alors. Il restera donc toujours un peu étranger à ces gens, même s’il prend part aux rires, car leurs distractions ne sont pas les siennes. Il en est dont il retiendra pourtant les noms dans ses lettres ou dans ses livres : Paul Azais, qui joue dans *Les Croix de bois* avec Antonin Artaud ; la pétulante Aimée Barancy, qui critique concerts et spectacles au *Courrier musical* et à *L’Intransigeant*, dans un style syncopé ; Béby, qui fait rire les enfants des quais et qui parle dix langues ; Martine Belinko, qui chante et danse aux Bouffes-Parisiens sous le nom de Moussia, et qui deviendra la marquise de Breteuil ; Philippe-André Crozier, dit « Pip », qui a ses entrées chez les Gould ; Denizoff, avocat excentrique, émigré de Russie ; Maurice Dufrêne, qui révolutionne l’art décoratif ; Yolande Fièvre, peintre de Nantes, qui se lancera dans l’art brut ; Émery Garaÿ, échetier mondain, photographe des artistes et neveu du fondateur de l’agence Keystone ; Nane Germon, qui joue les soubrettes, mais

1. Charles-Étienne, *Nuits d’altesse*, Éditions Curio, 2 mai 1933, p. 132. Le chapitre 25 (p. 131-144) est consacré à Mahé et à ses fresques du « 31 », Cité d’Antin.

que Jouvett va remarquer; Marie Hémon, couturière bretonne à Paris; Roger Lécuyer, fils d'épiciers de la rue de Buci et représentant chez Rivoire et Carré, qui compose des chansons; M. Lubbé, riche Américain, influent dans le cinéma; Marcel Pierre, garagiste aux armées, que l'on déguise en charbonnier; Raphaël, dit « Zozo », mi-proxénète mi-comédien; André Saudemont, avocat des acteurs du Français, qui chante si bien et qui écrit pour Lys Gauty et Johnny Hess; Éliane Tayar, de père libyen et de mère nantaise, déjà veuve, et qui a joué dans six films, dont *L'Argent* de L'Herbier, avant d'être assistante de Carl Dreyer pour *Vampyr*; Titaïna, enfin, romancière, reporter pour *L'Intransigeant*, qui lance la revue *Jazz* avec Carlo Rim et Louis Querelle.

À ces listes bien longues, il nous faut ajouter les personnes que Destouches amènera sur la péniche et dont nous connaissons les noms par sa correspondance: la danseuse Drena Beach, issue du Cotton Club de New York; Georges Bloch, propriétaire de la minoterie des Blés de France, qui assiste aux ébats de sa femme avec la très jeune Moana; Marcel Brochard, le jeune ami de Rennes; Germaine Constans, représentante en pharmacie, au bel accent méridional; « l'Impératrice », évidemment, Elizabeth Craig, dont le portrait trône dans le salon de *La Malamoia*; Colette Destouches, dix ans, venue là en vacances; Fernand Destouches même, un peu ébahi; Robert Gallier, le pharmacien de Montparnasse; Helen Howell, une Hawaïenne qui a épousé Hebert Harger, son professeur de danse acrobatique; Erika Irrgang, étudiante allemande en détresse; Paulette Ladoux, jeune Bretonne, ouvrière à Clichy et prête à tous les jeux avec les amis des deux sexes; la petite Pallas, que sa mère a prostituée, et qui cherche une place d'ouvreuse; enfin, Margaret Severn, danseuse américaine, célèbre pour ses danses avec masques, un vrai « trois-mâts » qui fait escale au Marigny avec Mona Doll, une autre danseuse venue d'Amérique.

Les relations du docteur Destouches ne viennent ni du grand monde ni du monde des lettres. Il a trouvé sur la péniche ce dont il avait dû rêver jeune homme: la place du spectateur au théâtre mondain. Tous ces ragots le changent des misères de son dispensaire.

Que pouvait rapprocher deux êtres aux passés aussi différents, ce médecin de trente-cinq ans et ce peintre qui venait d'en avoir vingt-deux? Sur ce qui la poussa aux présentations, Germaine Constans insiste sur ceci: « Mahé avait un vocabulaire qui ne pouvait que plaire à Louis Destouches. Ils avaient une façon similaire de penser. C'étaient des Vikings, incompréhensibles pour nous, petits Méridionaux¹. » Maguy Malosse nous a tenu les mêmes propos: « Ils avaient en commun une crudité de langage, un verbe

1. Germaine Constans (1900-1984), entretien avec Éric Mazet, 5 février 1978.

haut, des idées marginales. » Pour Auricoste, « la rencontre de Mahé et de Céline était inévitable parce qu'ils parlaient le même langage et leur imagination de Bretons les poussait à fabuler. À dix-huit ans, Mahé n'avait pas eu besoin de Céline pour s'exprimer comme il s'est exprimé par la suite¹. »

Ces trois témoins parlent d'idées et de langage, non d'écriture, évidemment, mais ils nous indiquent bien l'origine de cette amitié. Le docteur Camus n'a rencontré Mahé qu'en 1933 et n'a donc pas connu l'époque de la péniche, mais après la lecture de *Charonne's Hotel*, roman sur le Milieu que Mahé avait rédigé en 1940, il écrivait à celui-ci : « J'entends la grande gueule de Mahé, pareil à lui-même, tel qu'à bord de l'*Enez Glaz*. Le ton n'a pas changé. Vous truculez. Quelle allure ! Elle passe dans l'écriture, cette éloquence de vos propos qui séduisirent tant de gens. Elle est vivante dans tous vos textes². » Ces lignes nous révèlent que Mahé ne cherchait pas à imiter Céline quand il écrivait, même si Camus ne parle que d'éloquence et de truculence.

Trois autres témoignages ne peuvent être écartés, bien qu'ils appellent un commentaire. Selon Éliane Tayar, « le langage de Mahé a influencé le style de Céline. Destouches ne parlait pas ainsi. Mahé était un druide. Son verbe était imagé, drôle, spontané. » Roger Lécuyer nous déclarait aussi : « Ses métaphores n'appartenaient qu'à lui, et Céline y trouva un terrain nourricier. Son argot était raffiné, riche, naturel, non une langue d'emprunt³. » Aimée Barancy allait jusqu'à affirmer : « Céline doit à Mahé son style verbal⁴. » Ne blâmons pas trop vite ces propos. Comment demander aux amis d'un écrivain tel que Céline de mesurer l'ampleur de son génie, quand les critiques élogieux insistaient sur l'aspect argotique de sa langue ? Céline a sans doute davantage puisé dans les images employées par Mahé que dans les argots savants de l'époque, et peut-être compris avec cet ami qu'une certaine verdeur pouvait donner plus de vie à un texte, gagner des titres de noblesse. Quand nous lui demandions si son verbe avait inspiré Céline, le peintre nous répondait par ces mots nuancés : « D'après certains, j'aurais influencé sa langue, mais si j'ai lancé une petite graine, c'était un bon terrain, et la fleur a giganté la graine⁵. »

Une complicité incontestable s'instaure, sur le mode de la *commedia dell'arte*, ainsi que Mahé l'a relaté dans son *Histoire d'un couple* :

1. Lettre d'Emmanuel Auricoste à Éric Mazet, 28 avril 1978.

2. Clément Camus (1883-1974), lettre à Henri Mahé, 12 mars 1966.

3. Roger Lécuyer (1907-1988), entretien avec Éric Mazet, 8 janvier 1978.

4. Aimée Barancy (1891-1984), lettre du 10 juillet 1967.

5. Lettre à Éric Mazet, 18 avril 1963, *Catalogue Céline*, Exposition Lausanne, n° 665, Édita, 1977.

« L'un tonnait en *ré* majeur; l'autre riait en *si* bémol. L'un était médecin chez les pauvres, l'autre décorait un bordel chez les riches. Et le trèpe entravait que dalle. L'un nichait tout en haut, rue Lepic; l'autre pénichait tout en bas, à Croissy. L'un communisait à la Labiche; l'autre s'anarchisait à la Villon. Et ils s'envoyaient sur les roses au premier qui chantait: "Reviens, veux-tu!"¹ » Les deux amis n'apprécient pas le romantisme. Henri Mahé nous expliquait: « Nous étions d'accord sur l'essentiel. Mais il y avait deux délires, son écriture et ma peinture, deux monologues qui tournaient dialogues de cirque. »

Pour Maguy Malosse, « Destouches et Mahé étaient faits pour s'entendre et se *désentendre*, comme un couple infernal, avec disputes et réconciliations. Ils se montaient la tête, verbalement, dans une escalade sans limites, et cela s'achevait par des jugements négatifs. » Elle se souvient aussi qu'Henri offrit à Destouches un jeu de tarots, celui de Marseille, d'anciennes cartes Grimaud, et qu'il lui conseilla de lire un de ses livres préférés, *La Mer* de Bernhard Kellermann.

Sur la péniche, on s'amuse bien. Des bals de têtes y sont donnés. Germaine Constans en riait encore: « Les dimanches de *La Malamoa*, c'étaient nos jeudis enfantins. On revenait aphones de Bougival, à force d'avoir chanté, dans l'autobus de Saint-Germain. Quand on se rend à Medrano, au Moulin-Rouge, on invite les artistes pour le dimanche suivant. » Destouches ne se déguise pas, mais se présente comme le vampire de Düsseldorf ou chante à tue-tête l'hymne où John Brown pourrit dans sa tombe². Il amène parfois sa fille Colette, qui écrira ces mots à Mahé: « J'arrivais trotinant à côté de Papa, serrant bien fort le grand doigt de sa main infirme. C'était toujours celle-là qu'il me passait. Il parlait tout seul et très fort, mi-anglais mi-français. Vous parliez avec les mains tous les deux. Je me souviens encore des vôtres qui étendaient, et des siennes qui cassaient³. »

Selon Mahé, « Céline avait trois registres: la gaieté, la consultation – dans le sérieux –, et la colère⁴ ». Il ne pouvait pas plaire à tout le monde. « À peine entrait-il dans une bande, qu'il voulait l'animer », nous a confié Germaine Constans. L'admiration que lui portait Mahé fera perdre à celui-ci un bon nombre d'amis. Deux témoignages reflètent l'image que Destouches donnait parfois de lui-même. Négatifs à première lecture, ils peuvent être lus autrement. Pour Éliane Tayar, « Destouches était passionné par la manière dont

1. Texte inédit de 1968, collection Madeleine Mahé.

2. Célèbre chant de marche nordiste pendant la guerre civile américaine: « *John Brown's body lies a-moldering in the grave / [...] / Glory! Hallelujah! / [...] / His soul is marching on...* »

3. Colette Destouches-Turpin (1920-), lettre à Henri Mahé, 30 avril 1969.

4. Lettre à Éric Mazet du 15 mai 1967.

les gens pouvaient déchoir. S'il s'est intéressé à Semmelweis, c'est en raison de son désastre. Les défaites, les suicides, le fascinaient et l'inspiraient. Mahé a rencontré le Diable avec Céline. C'est un personnage luciférien, comme tous les grands créateurs sans doute, et bien qu'il eût un fond de bonté, mais il vivait dans le mensonge et le secret. De lui, on ne savait rien ; lui, savait tout de nous. Si Craig l'a abandonné, c'est qu'elle était épuisée. Il racontait des histoires horribles, aussi noires que ses chansons, et jouissait de l'effet sur les petits-bourgeois que nous étions. »

Hélène Gallet dresse un portrait identique: « Il opérait comme un mauvais génie, avec délectation, s'employant à nous démoraliser. Il s'était fabriqué un masque, celui de l'Ange déchu, afin de se protéger des autres, mais aussi de lui-même. Ses paroles dénudaient l'interlocuteur et savaient émouvoir les plus réticents. Il était attachant et rebutant à la fois. Elizabeth assistait aux débats, belle de cette beauté qui coupe le souffle, avec ses longs cheveux sur ses épaules. Que faisait-elle avec cet homme qui n'en semblait pas même jaloux? Il débordait de descriptions horribles, de plaies, de pus, de cas pathologiques, ramassé sur lui-même, toujours parlant des pauvres gens, de leur misère, et juste au moment où il allait attendrir, ricanant, abandonnant son registre sourd pour un vocero scandé de gros mots et de sentences amères¹. »

Quand Destouches revient de Norvège en février 1930, Mahé lui annonce qu'il va décorer une maison close: le « 31 », Cité d'Antin. Cet « hôtel privé » était tenu par M. Supper et Mme de Lisy². Maurice Dufrène, Gabriel Sébastien et Raymond Nicolas³, tous les trois membres de la Maîtrise, ont proposé à Mahé d'égayer l'escalier par une série de fresques. Mahé prend comme sujet « L'Histoire amoureuse ». Treize épisodes s'enchaînent, avec des légendes écrites, dans une guirlande de couleurs. Destouches est enthousiasmé. Il écrira en 1933 une préface pour un album des esquisses de ces fresques, commandé par Raoul Meyer, directeur des Galeries Lafayette⁴. Dans *Nuits d'altesse*, Charles-Étienne donne la description de ces peintures. Au dernier étage, Mahé a peint son autoportrait: il joue de l'accordéon devant Elizabeth Craig qui danse pour le docteur Destouches, peint de profil. Rien de canaille en ces fresques de facture plutôt suggestive. En les voyant,

1. Hélène Gallet (1905-1987), texte inédit de 1962, collection Éric Mazet.

2. M. Supper en était le propriétaire et Mme Blanchet, dite « de Lisy », la tenancière. Cf. Paul Tessier, *Maisons closes parisiennes. Architectures immorales des années 1930*, Parigramme, 2010, p. 181.

3. Décorateur aux Galeries Lafayette, architecte de maisons closes et de salles de cinéma.

4. Céline, « 31 » *Cité d'Antin*, présenté par Éric Mazet, Du Lérot éd., 1988.

Gen Paul qualifiera Mahé de « supérieur aux meilleurs » et le situera, auprès de Céline, dans la « haute lignée Gauguin-Lautrec¹ ». En 1934, ce travail vaudra en partie le prix Blumenthal de décoration à Mahé. Destouches se rend parfois au « 31 », accompagné de Craig ou de Drena Beach, et aime se placer derrière la glace sans tain. Il retrouve souvent le peintre pour manger avec « les filles ». Avait-il fait lire *Progrès* à Mahé et songeait-il déjà au sujet de *Guignol's band*?

En 1931, Mahé décore également le Joubert, maison close de la rue Joubert, tenue par M. Gallon, où ses fresques rendent hommage au chevalier de Boufflers. On comprend pourquoi Destouches écrit en avril à Joseph Garcin, proxénète londonien : « Mahé est un grand connaisseur des collégiennes en cavale [...]. Ensemble nous encourageons les danseuses, entrée des artistes. [...] Nous travaillons pour le délire [...] je connais tous les bobis de Paris, cette humanité du derrière me chaut² [...] »

Mais ce genre pictural n'était pas l'unique registre de Mahé. Au cinéma Élysées-Gaumont de Bernard Natan, inauguré aux Champs-Élysées en mars 1931, il exécute une dizaine de fresques décoratives qui s'enchaînent sur plusieurs étages et dont certaines rendent hommage à Drena Beach et André Doderet. C'est une consécration.

Roger Lécuyer n'a pas oublié le jour où, à la stupéfaction générale, Louis Destouches annonça qu'il avait écrit un roman, en lançant d'un air désabusé : « J'en ai fini avec mon guignol ! » Mahé fut le premier lecteur de *Voyage au bout de la nuit*. Chargé de trouver un éditeur, il proposa le livre à Gilles Bossard, ami de Nantes, mais celui-ci refusa en raison de certaines verdeurs. On sait la suite : l'hésitation chez Gallimard et le piètre contrat Denoël...

En décembre 1931, Mahé expose des paysages et des portraits à la Galerie de la Renaissance, rue Royale, chez Mme Lapauze, avec Auricoste, Bouisset, Délaurier, Moussempès et Max Jacob. Mme Lapauze lui demande la décoration d'une salle de bains. Louis Destouches en fait autant, mais c'est un projet sans suite. Mahé composera en revanche des vignettes publicitaires pour la Kidoline et le Basedowine, deux médicaments inventés par le docteur Destouches.

Maurice Dufrêne fait encore appel à Mahé en 1932 pour décorer, avec l'équipe de la Maîtrise, le cinéma Le Rex de Jacques Haïk, boulevard Poissonnière. Le Rex est un temple élevé à la gloire du cinéma. Les travaux durèrent dix mois. *La Malamoia* est amarrée quai des Tuileries. Les Galeries Lafayette prêtent au peintre un entrepôt

1. Lettre de Céline à Henri Mahé, 2 avril 1936.

2. Céline, *Lettres à Joseph Garcin 1929-1938*, réunies et présentées par Pierre Lainé, Librairie Monnier, 1987, p. 44 ; Écriture, 2009, p. 29.

de la place Blanche. Mahé choisit pour thèmes « l'Homme-orchestre », « la Mère Michel à sa fenêtre », « les Toits de Paris », « le Moulin de la Galette », « Visite d'un Chinois au 31 Cité d'Antin », « le Voyage en ballon montgolfigère » et « le Père Lustucru ». Il ajoute les portraits de Missia et de Lécuyer à ceux des Harger et de Charlot dans un « Hommage au 7^e art », fresque de l'entrée qui montre un abordage de filibustiers dans un studio de cinéma. Auricoste écrira : « L'originalité de sa conception était d'une nouveauté exceptionnelle. Mais la luxuriance, la santé, la fantaisie de sa peinture étaient d'un classicisme scandaleux pour notre époque. »

Mahé échoue d'ailleurs en juin au prix Blumenthal. Retenu parmi les dix premiers lauréats, il pourra se représenter deux ans plus tard. Tous sursis militaires épuisés, à vingt-cinq ans, il est appelé sous les drapeaux. Incorporé à la météo militaire, il amarre sa péniche à Saint-Cloud en octobre et achète un chien à Maguy – Major, bouvier des Flandres –, pour qu'elle ne soit pas seule à bord. Les travaux du Rex l'ont épuisé. Le docteur Destouches diagnostique une sclérose pulmonaire. Mahé est hospitalisé au Val-de-Grâce. Il a pour voisin de lit un jeune ouvrier marbrier, Georges France, qui vient d'acheter un hôtel. Le Charonne's Hôtel deviendra un jour le refuge d'un certain milieu. Mais c'est une autre histoire.

L'inauguration du Rex a lieu le 8 décembre dans un faste extravagant. La veille, les Goncourt ont préféré *Les Loups à Voyage au bout de la nuit*. Temporairement réformé, Mahé va se reposer à Camaret où il rencontre celle qui sera sa deuxième épouse, Madeleine Drévilion¹, sa « petite sirène ». Avec l'argent gagné au Rex, il fait construire un petit cotre, l'*Enez Glaz*, sur lequel il pourra naviguer seul, qui n'accueillera pas autant d'amis, mais où encore, selon Clément Camus, le docteur Destouches, « forçat et titan, patient et orfèvre, descendra pour se recharger, pour écouter Mahé, avant de rentrer vite en son "guignol" pour transposer² ».

Et Céline, en effet, transposa. Dans *Voyage au bout de la nuit*, cependant, il n'a pas eu à inventer ce peintre volubile et accueillant, ni sa passion des bateaux ou son complet de matelot, ni les meubles anciens et l'accordéon, ni les amis ni les chansons, ni même ce beau-père qui est veuf. En écrivant la scène de la péniche, Céline a pourtant prévu, par intuition poétique, qu'un chien y aurait sa niche, que Maguy jouerait de l'accordéon, que son beau-père se remarierait et

1. Madeleine Drévilion (1913-1998). Compagne d'Henri Mahé depuis 1933, sa seconde épouse et mère de ses deux filles, elle vécut à Camaret (où elle reçut Céline) et, à partir de 1941, au 31 rue Greuze à Paris.

2. Clément Camus, lettre à Henri Mahé, 26 mai 1966.

que l'alcool des fêtes jouerait de mauvais tours à l'artiste. De telles prémonitions sont assez troublantes.

Cette description de l'artiste et de sa péniche n'est certes pas seulement un témoignage d'amitié ou un bon souvenir. Elle contient une critique de la haute société, de ses « phrases mal foutues et prétentieuses », et une satire de la bourgeoisie qui joue à s'encanailler sans risque. L'auteur traite assez mal les peintres dans son œuvre. Leur art lui semble sans doute inférieur à la musique des mots pour retenir les émotions. L'agréable mensonge qui règne à bord de la péniche est donc insuffisant pour que Bardamu s'y arrête.

Chez les amis de Céline et de Mahé, l'*Enez Glaz* n'eut pas moins de succès que *La Malamoa*¹. En 1966, le docteur Camus écrivait encore à Henri Mahé, tenté d'abandonner la rédaction de ses mémoires : « Vous reprendrez vos souvenirs. Vous avez connu des drôles de gens, des drôles de vies... l'époque des bateaux sur la Seine... L'*Enez Glaz*... le bateau de Cotton, celui de la doctoresse, celui de Sam qui devait faire le tour du monde... Et ces étonnants personnages: Céline, Cotton, Paulette. Le testament déchiré! Et Costel le clochard, honoré aujourd'hui comme savant [...]. Curieux destins! Curieuses gens! Et la merveilleuse ascension de Georges France! Et tout ça autour de l'*Enez Glaz*, d'Henri Mahé... Faire revivre tout ce monde, cette époque, la Seine, les bateaux, les berges, les ponts... C'est loin, le déluge! hier pourtant... Difficile... impossible... On ne peut pas tout dire... bien des procès en perspective... Tentant quand même... Vous y reviez. Mahé est toujours Mahé. Un Viking²... »

Le médecin colonel reviendra à la charge pour vaincre les scrupules du peintre qui se savait plus doué pour la métaphore que pour la biographie : « Camaret, que de souvenirs! Vous les conterez un jour, dans un chapitre, "À bord de l'*Enez Glaz*". Il est célèbre ce bateau! Ce n'était pas un cap-hornier. Mais que d'aventures, que de belles traversées... imaginaires... immobile, à l'ancre sous les ponts de Paris! Et que de "passagères" insolites, extraordinaires, s'y vinrent entasser pour boire le rhum dans les quarts de fer-blanc, aux aboiements du chien Major. Quel défilé de personnages, tous hors série: les amis de Mahé. Et parfois, descendant le fleuve, l'*Enez Glaz* s'en allait à la mer, à Saint-Malo, à Camaret où il naquit. Et puis départs, voile au vent... Et pas pour le cap Horn! Mais Sein... Ouessant... Terres de mystère. On y naufrage aussi. Le Fromveur est redoutable... C'est le bout du monde... au bout de la nuit... Cher *Enez Glaz*! c'était notre

1. Éric Mazet, « Louis Destouches et Henri Mahé, les compagnons de *La Malamoa* », *Actes du Colloque international de Paris 1986*, Du Lérot éd., p. 175-195.

2. Clément Camus, lettre inédite à Henri Mahé, 12 mars 1966.

enfant. Il faut nous conter son histoire. Bientôt il sera trop tard. Plus de témoin¹... »

Plus de témoin pour évoquer les conversations de Céline et d'Eugène Dabit à bord de *La Malamoa*. Plus de témoin pour faire revivre l'inauguration du Balajo, en 1936, que Céline qualifiera de « vrai petit triomphe de goût, d'amusettes, de malice et de coquine poésie ». Plus de témoin pour narrer la comédie qui se jouait entre Céline, Karen Marie Jensen et Antoine Peretti, patron du Monthyon, maison close que Mahé décora encore. Plus personne pour se rappeler du tournage de *J'accuse*, en 1938, dont Gance confia les décors à Mahé, pamphlet contre la guerre qui ne dut pas déplaire à Céline. Plus personne pour nous parler du tournage de *Blondine*, film féérique avec ogre et lutins, que Mahé dirige en 1944 grâce à son invention du Simplifilm, procédé qui remplace les décors par des cartes postales ou des tableaux. Plus personne pour détailler les circonstances de la pétition dressée à la Libération par une dizaine de techniciens des studios Saint-Maurice, reprochant à Mahé « son amitié avec Céline » et obtenant son exclusion de ces studios.

Plus de témoin pour nous expliquer pourquoi Céline et Mahé rompirent leur relation épistolaire après une visite émouvante du peintre à Korsør, en juillet 1949. Alors que Mikkelsen invite Mahé à revenir, cette fois avec sa famille, Céline s'emporte, mentionne une remarque de Mahé à Milton Hindus lors de son passage à Paris, que celui-ci publie en janvier 1950 dans *Crippled Giant*: « Oh, vous savez, Céline est un peu menteur²... » Menteur comme tout poète, fallait-il comprendre, comme un enfant traqué... Céline et Mahé ne reprendront contact qu'en 1954.

Mahé a laissé un souvenir vivace à Quimper auprès des enfants du docteur Tuset. En 1951, les journaux célèbrent l'inauguration du Moulin-Rouge par le président Auriol. Robert Doisneau viendra prendre des photos au 31 rue Greuze. Louis Mollion enregistrera Mahé en 1959 dans son émission « Rêves perdus ». Le colonel Rémy, en 1961, lui demandera d'illustrer *Le Joueur de flûte*, roman sur la Résistance dont il fut un des acteurs.

Mais plus d'amical témoin pour relater la dernière rencontre de Mahé et de Céline, le 4 janvier 1955, à Meudon, le dernier numéro de leur *commedia dell'arte*, Céline jouant dans le registre de la tragédie,

1. Clément Camus, lettre inédite à Henri Mahé, 21 avril 1966.

2. Milton Hindus, *The Crippled Giant*, Boar's Head Books, New York, janvier 1950, p. 96: « His friend M- in Paris said to me: "You know, Céline is a little bit of a liar." »

PRÉFACE

ayant connu la prison et l'exil, Mahé dans celui de la comédie, tâchant de réveiller le rire de son ami.

Ensuite, ensuite... « Grosse bataille, petit butin!... » Encore des fresques et des tableaux, mais le refus de passer par les marchands d'art... Des amis qui vieillissent ou qui meurent... Que de projets entravés, de rêves inaboutis! Quelques succès encore... Le décor du plus grand salon de coiffure à Bruxelles. Une exposition à Berne. La décoration d'un night-club à Mexico, un hôtel de César Balsa. Des fresques pour une résidence privée à Vincennes. Douze lithographies sur le thème de Don Quichotte et tirées par Fernand Mourlot.

Et du temps consacré à *La Brinquebale avec Céline*, hommage à l'ami qu'il n'a jamais renié. Travail encouragé par Roland Laudénbach et François Caradec. La publication est hautement saluée par des critiques peu indulgents d'habitude: Clément Ledoux dans *Le Canard enchaîné* (16 avril 1969), Paul Chambrillon dans *Valeurs actuelles* (21 avril), Pascal Pia dans *Carrefour* (30 juillet), Philippe Brunetière dans *Les Nouvelles littéraires* (9 octobre), les uns soulignant la révélation d'un Céline et de textes inconnus, d'autres la sincérité et la fidélité de Mahé.

La Brinquebale devait connaître une suite portant sur la période d'après-guerre. C'est à New York que Mahé commence *La Genèse avec Céline*. Il y a rejoint ses filles, espérant le succès pour s'offrir un bateau... Dernier rêve avec Madeleine, au petit port de l'Hudson... Derniers tableaux: *Céline à Korsør*, *Don Quichotte défiant la lune*, *Polichinelle*, *Pierrot et Colombine fusillés pour l'exemple*...

Et puis, un soir d'orage, une corde cassée, un tableau se décroche. La terrible charrette de l'Ankou est passée, annonçant les mauvais présages. À soixante-sept ans, le 20 juin 1975, Mahé s'embarque au long cours. Témoins restés à quai, paroles envolées dans la brume du temps... Restent quelques mots écrits, billets ou lettres, mais de la lecture et du travail pour un siècle encore.

ÉRIC MAZET

Tous mes remerciements à Marine et Annaïck Mahé, à Mickaëla, à François Gibault, à Gaël Richard et Jean-Paul Louis, aux compagnons de La Malamoia et aux amis du 31, rue Greuze.